

Enfin Alexandrie !

« Alexandrie, rosée du matin, duvet de nuages blancs, croisement des rayons lavés à l'eau du ciel, cœur des souvenirs trempés de miel et de larmes... »

Ainsi commence, *Miramar*, le roman de Naguib Mahfouz. Dès les premières pages, l'auteur plante le décor d'Alexandrie la cosmopolite. Le narrateur, journaliste égyptien à la retraite, revient dans sa ville natale et s'installe dans la pension Miramar dont la propriétaire est une vieille Grecque qui a grandi dans le quartier populaire d'al Anfuchi. Au fil de la narration, comme dans un kaléidoscope qui tourne rapidement, apparaissent des évocations sur le mouvement pour l'indépendance de l'Égypte, des noms de lieux et d'établissements situés dans les quartiers européens ou populaires et des situations – autant de bornes chronologiques – qui indiquent que l'histoire se passe à la fin des années cinquante.

Miramar pose subtilement la question du caractère d'Alexandrie, au delà des mythes ou des nostalgies. Alexandrie était-elle une ville cosmopolite ou égyptienne ? Était-elle tournée vers l'Égypte ou représentait-elle une sorte d'étrangeté entre mer et Delta ?

Prétendre qu'Alexandrie était « étrangère » à l'Égypte ou, au contraire, qu'elle lui appartenait corps et âme en gommant son aspect cosmopolite, c'est ouvrir un faux débat. Toutefois il est incontestable que les nombreuses communautés d'origines ethniques et religieuses diverses qui y vivaient en bonne harmonie, avaient marqué de leur empreinte la Ville et lui avaient donné ce caractère particulier, façonnant singulièrement son histoire contemporaine.

LE DERNIER SOUFFLE DU COSMOPOLITISME ALEXANDRIN

En fait l'esprit cosmopolite qui régnait à Alexandrie était le fruit d'une série de circonstances historiques, de facteurs géographiques exceptionnels, de volontés politiques et d'intelligences gestionnaires. Aucune des villes-ports de la Méditerranée n'avaient joui de telles circonstances au 19^e siècle et durant la première moitié du 20^e siècle. Le cosmopolitisme d'Alexandrie fut la marque indélébile d'une époque, bien limitée chronologiquement...

La « chance » d'Alexandrie, rappelons-le, résida initialement dans la volonté de Mohammed Ali de la relever de sa décadence et de son insignifiance et d'en faire un port moderne ouvert au commerce avec l'Europe. Ainsi Alexandrie profita de l'heureuse synergie du modernisme européen et de la volonté moderniste du Khédive, mais aussi de la fascination des Européens pour la civilisation pharaonique, pour ses vestiges, pour ses mystères.

Dans cette ville en plein essor, surtout après l'ouverture du canal de Suez, affluaient Grecs et Arméniens, Juifs sefarades, syro-irakiens et maghrébins, Juifs askhénazes d'Ukraine et d'Europe Centrale, chrétiens de Syrie et de tout le Moyen-Orient, Italiens, Maltais et d'autres ressortissants des grandes Puissances de l'époque. La coutume et le statut des *millets* en vigueur dans l'Empire ottoman et l'application des clauses des Capitulations à ces non-Musulmans favorisèrent le regroupement des fortes minorités ethniques dans des Communautés dynamiques et prospères. Celles-ci assuraient la protection et la promotion sociale et culturelle de leurs membres, grâce à leurs écoles et leurs institutions philanthropiques.

Mais à l'encontre des idées reçues, le cosmopolitisme ne se réduit pas à la coexistence non conflictuelle de différentes communautés ethniques et religieuses. Dans le cas concret d'Alexandrie, le cosmopolitisme était le liant de cette coexistence – un liant composé de cultures et de modes de vie européens avec une forte prépondérance linguistique et culturelle française, de modernisme dont la civilisation industrielle de l'Europe occidentale était le porteur et le diffuseur.

Alexandrie la cosmopolite atteint son apogée dans les années trente. Les colonies étrangères (on ne les désignait alors qu'exceptionnellement par le terme de communautés) s'ancrent

solidement dans la Ville, confiantes dans l'avenir qu'elles croient éternellement en leur faveur.

La seconde guerre mondiale prolonge cette insouciance, ce bonheur de vivre. La bataille d'El Alamein s'étant vite éloignée des soucis quotidiens de tout un chacun, les affaires reprennent, fouettées par la présence des troupes venues de tout l'Empire britannique et d'ailleurs. Toutes les couches sociales, tant égyptiennes qu'étrangères profitent des « cinq glorieuses » – les années de guerre. Si la prospérité n'est pas partagée, tout le monde en profite cependant.

La Ville se gonfle de migrants du Delta et du Saïd, attirés par la forte demande de main d'œuvre en ces temps si dispendieux de la manne guerrière. Les quartiers populaires se densifient davantage, tandis que se développent les autres quartiers. L'ascension sociale des couches moyennes égyptiennes provoque une forte demande de logements. Ainsi les banlieues de Ramleh se hérissent de nouveaux immeubles, les terrains en friche, les palmeraies, les langues du désert qui pénètrent les abords de la Ville se viabilisent. La population projetée vers Alexandrie durant les années quarante par les besoins de l'industrie, du commerce et des services, ne la quitte plus une fois le conflit mondial terminé. Le dynamisme de la Ville masque les ruptures d'équilibre sociologique lesquelles génèrent frustrations et sourdes revendications. Comme toutes les grandes villes égyptiennes, Alexandrie change à vue d'œil, mais elle n'est pas encore défigurée par la déferlante démographique comme elle le sera dans les décennies suivantes.

Au sortir de la guerre, les Alexandrins d'origine étrangère sont persuadés que la vie reprendra son cours paisible. Rares sont ceux qui entendent sonner le glas du cosmopolitisme alexandrin qui brille encore de mille feux, reflet d'une Europe lointaine et pourtant si proche par sa civilisation. Mais s'aperçoit-on des profondes mutations qui mettent l'Égypte en mouvement, de cette lame de fond nationaliste qui monte impétueusement au fur et à mesure que la crise de la Monarchie égyptienne s'accroît et que la présence britannique sur le sol égyptien devient insupportable pour le peuple et ses élites ?

Pour les nationalistes radicaux, ce cosmopolitisme prend le visage de l'« Étranger », responsable avec le régime honni de la monarchie de tous les maux du pays. En rejetant l'un, on mettrait

à bas l'autre. Irrémédiablement.

La mémoire, comme toujours dans les temps euphoriques, est courte. Se souvient-on que sous l'alexandrine douceur de vivre, la population égyptienne de la Ville peut à tout moment s'enflammer violemment pour la cause nationale? C'est à Alexandrie qu'a eu lieu le massacre des étrangers à la suite des émeutes en faveur d'Orabi pacha, ce qui a provoqué le bombardement de la Ville par la flotte britannique, prélude à l'occupation de l'Égypte, en 1882. Alexandrie fut aussi la scène de la plus puissante manifestation pour l'Indépendance, en 1922. Un élan révolutionnaire entraîna alors plusieurs dizaines de milliers de manifestants dans les rues; les pauvres gens en gallabiyeh et en blancs turbans se mêlèrent aux employés et étudiants en *jaquettas* et *pantalouns* portant les rouges tarbouches. Au-dessus de la foule se hérissaient gourdins et bâtons, et à son passage les vitres des devantures volaient en éclat. Puis, la vie reprit son cours dans une Égypte, certes indépendante, mais où la présence britannique était toujours omniprésente.

ALEXANDRIE: VILLE SYMBOLE D'UNE ÈRE NOUVELLE

Aussitôt la deuxième guerre mondiale terminée, le nationalisme égyptien reprend force et vigueur. En dépit de ses multiples tendances et de l'hétérogénéité idéologique qui le caractérise, le mouvement nationaliste unanime exige l'abrogation du Traité de 1936 et l'évacuation du Canal de Suez par les troupes britanniques. Les premiers mois de 1946 sont marqués par de grandes manifestations dont la plus connue est celle du 21 février au Caire qui oppose la foule aux troupes anglaises devant les casernes de Kasr-al-Nil. La manifestation du 4 mai, à Alexandrie, revêt quant à elle un caractère quasi-insurrectionnel. Les événements dès lors se précipitent et s'enchaînent. Guérilla anti-anglaise sur le Canal, guerre israélo-arabe et cuisante défaite des troupes égyptiennes, crise de la Monarchie, incendie du Caire, coup d'état militaire fomenté par les « officiers libres ». En quatre ans, ces événements bouleversent la carte politique du pays. L'Égypte est propulsée sur le devant de la scène internationale. C'est à Alexandrie que va se jouer le dernier acte de la monarchie égyptienne, en ce chaud été de 1952.

Comme chaque année en juillet, la cour prend ses quartiers d'été dans les palais de Montazah et de Ras-el-Tine, merveilleusement situés aux deux extrémités de la baie d'Alexandrie. Le gouvernement s'installe à Bulkeley. Pachas et hommes politiques, intrigants et conseillers, tout ce que le Caire compte de personnages importants migrent dans les villas de Ramleh, louées à prix d'or tout comme les cabines vertes – en fait des petits bungalows – de la plage payante de Sidi Bischr fréquentée par les nantis. Sur les vérandas de ces cabines accolées les unes aux autres en demi-cercle, du Trou du Diable à la lisière de la plage de sables fins de Mandara, l'animation est forte à l'heure du bain de mer et à l'heure des *mezzés*. Le soir la corniche est balayée des phares des Packard, des De Soto, des Chrysler, des Lincoln et autres grosses américaines amenant leurs occupants dans les restaurants et les boîtes de nuit. C'est la saison qui commence et qui se termine en août.

Cette année cependant, dans la nuit du 22 au 23 juillet, les *bikbachtis* – les colonels – fomentent leur coup d'État et prennent le pouvoir sans coup férier. Le 25, le général Mohammed Naguib et le lieutenant-colonel Anouar el Sadate arrivent à Alexandrie. Une marée humaine les accueille dans un enthousiasme délirant. Alexandrie l'égyptienne est dans la rue.

Dans la nuit du 25 au 26 les blindés encerclent les Palais de Montazah et de Ras-el-Tine où le Roi s'était rendu dans la matinée. Le 26 à 9 heures du matin, devant l'ultimatum des officiers libres, le Roi abdique en faveur de son fils âgé de quelques mois, Ahmed Fouad II. Le même jour, à 18 heures, salué par le général Naguib, Farouk et sa famille embarquent sur le yacht royal, le *al-Mahroussa*, à destination de Capri. Une foule énorme s'était amassé tout le long de la corniche pour assister au départ du Souverain. Farouk Ier, descendant direct du Khédivé Mohammed Ali, le bâtisseur de l'Alexandrie moderne, part pour un exil définitif. La République nassérienne se met alors en marche.

Quatre ans plus tard, le 26 juillet 1956, heure pour heure, après l'embarquement du roi Farouk pour son exil italien, Alexandrie est de nouveau la scène d'un événement considérable. Sur la place Mohammed Ali une immense foule s'est réunie pour écouter le discours du *Raïs* Gamal Abdel Nasser. Ironie de l'histoire, c'est en ce même endroit qu'en octobre 1954, un Frère

Musulman Abdel Latif tira huit coups de feu sur Nasser accusé d'être « un agent de l'impérialisme anglo-américain ».

Pendant plus d'une heure, tenant la foule en haleine, Nasser raconte dans un langage *baladi* – populaire – et sur le mode badin ses démêlés avec les Américains et la Banque internationale (mondiale). Mais brusquement le ton change et prend un rythme furieux. Détachant chaque syllabe, Nasser déclare « ... Je vous annonce qu'à cette heure même où je vous parle, le Journal officiel publie la loi nationalisant la Compagnie (du Canal de Suez)... ». La foule, d'abord stupéfaite, hurle son enthousiasme, applaudit frénétiquement, tandis que le Raïs, secoué d'un rire irrépressible, poursuit : « C'est le Canal qui paiera pour le Barrage... Il y a quatre ans, ici même, Farouk fuyait l'Égypte : moi, aujourd'hui, au nom du peuple, je prends la Compagnie. »

La suite des événements est connue. Quelques mois plus tard, c'est la guerre israélo-égyptienne du Sinaï, la malheureuse expédition militaire franco-britannique, la victoire politique de Nasser et sa consécration comme leader du monde arabe.

ALEXANDRIE DES OFFICIERS

C'est au cours de la décennie 1956-1966 qu'Alexandrie va perdre son caractère cosmopolite et subir les mêmes mutations que l'Égypte entière.

Une des premières conséquences de la guerre de 1956 a été l'expulsion de ressortissants français, des sujets britanniques et la confiscation/nationalisation de leurs biens. Or la majorité des expulsés étaient des Juifs dont les aïeux avaient acquis la nationalité française ou britannique, des Maltais et autres sujets de l'Empire britannique installés depuis des lustres à Alexandrie. Des officiers avec leurs familles occupèrent aussitôt les appartements vidés de leurs occupants.

C'est l'époque de la promotion sociale et économique des officiers. Ils entrent dans les conseils d'administration, occupent des postes importants et lucratifs dans les industries, dans les organismes étatiques et semi-étatiques. Les officiers forment la nouvelle classe, celle des privilégiés du régime. Ce sont eux qui vont dorénavant donner le ton à la « nouvelle Alexandrie » qui se vide de ses étrangers.

Les communautés étrangères s'inquiètent de l'évolution du régime nassérien. L'arabisation intensive, les restrictions

imposées au secteur privé, le socialisme étatique, précipitent le départ des Grecs, des Italiens et des autres allogènes. « Les égyptiennes »¹ partent les uns pour leur pays d'origine, les autres pour le Canada, l'Australie, le Congo.

Les établissements scolaires français sont nationalisés et ne relèvent plus de l'État français. Les écoles grecques et italiennes voient leurs effectifs fondre. Certaines d'entre elles ferment définitivement leurs portes. La plupart des écoles chrétiennes passent sous l'autorité pontificale pour pouvoir continuer à fonctionner.

L'influence culturelle européenne se rétrécit comme une peau de chagrin. En revanche, prolifèrent les manifestations culturelles importées de l'Union Soviétique et des pays socialistes. Le réalisme socialiste dans les arts et la littérature ne reste pas sans effet sur les jeunes créateurs de la nouvelle Alexandrie.

Les paysages urbains se détériorent. Par manque d'entretien dû à de multiples facteurs, les bâtiments publics, les immeubles d'habitations subissent d'irréversibles dégradations. Des quartiers d'habitat populaire de style conventionnel, aux finitions extérieures négligées poussent dans un triste désordre.

Mais en dépit de tout, Alexandrie garde toujours son beau visage « lavé à l'eau du ciel ».

ALEXANDRIE DE L'INFITAH

À l'orée des années soixante dix, l'Égypte est à bout de souffle. Les guerres contre Israël, le surarmement, la lourde dette envers les pays socialistes, les échecs de son économie planifiée et étatisée, la vague démographique déjà gonflée démesurément – tous ses facteurs unis à d'autres plus politiques avaient épuisé le pays-phare du monde arabe.

Le Raïs Anouar-el-Sadate, successeur de Gamal Abdel Nasser prône l'*Infitah* dès le lendemain de la guerre d'octobre 1976. « Ouverture » à l'aide occidentale, progressive dénationalisation de l'économie, développement du secteur privé, toutes ces mesures dopent le pays. Alexandrie en profite largement. La Ville éclate, s'étend, absorbe les villages et les agglomérations

1. Les grecs nés en Égypte se désignent comme Égyptiennes ; par extension ce terme concerne les étrangers dans le même cas.

environnants sous la poussée démographique et le criant besoin d'espaces constructibles.

Devant le danger d'une ville défigurée, les élites intellectuelles prennent conscience du patrimoine architectural et historique de leur ville. Des projets de sauvetage et de conservation de celui-ci sont élaborés.

Esprit du temps aussi, la culture cosmopolite n'est plus rejetée mais insérée dans l'histoire contemporaine d'Alexandrie.

Alexandrie veut retrouver sa grandeur passé. La Grande Bibliothèque en hommage à celle d'Alexandre le Macédonien sort des cartons... Les fouilles archéologiques sur l'emplacement du Phare d'Alexandrie apportent des résultats surprenants qui subjuguent l'opinion publique.

Les services culturels des Ambassades des pays dont les ressortissants avaient formé jadis les fortes communautés, organisent de nombreuses manifestations qui évoquent leur passé culturel. Les jeunes intellectuels alexandrins y découvrent des pages entières d'une histoire récente.

Bien qu'Alexandrie soit maintenant une ville égyptienne comme une autre, elle garde la marque indélébile d'un paysage urbain cosmopolite. L'atmosphère qui y règne lui insuffle un attrait particulier qui la distingue toujours des autres villes.

Le cosmopolitisme d'Alexandrie s'est éteint dans les années soixante. Il a cédé la place à une culture commune à l'ensemble du pays. Mais accepté dorénavant comme une mémoire vivante, il intègre le patrimoine de la Ville et telle une source souterraine, il nourrit ses potentialités en redonnant à Alexandrie sa place entière dans la culture universelle.

Paris, 1996

Ilios Yannakakis, né en Égypte, historien, enseignant à Lille III, est auteur de nombreux articles sur les relations internationales.